

XYZ. La revue de la nouvelle

Je ne vous le fais pas dire

André Berthiaume



Number 13, February–Spring 1988

Spécial 13

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3051ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Berthiaume, A. (1988). Je ne vous le fais pas dire. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (13), 15–16.

Je ne vous le fais pas dire

André Berthiaume

Il y a des situations bien embarrassantes, vous en conviendrez. Et on dirait que ces temps-ci je cours après. Bêtement. La série noire, quoi.

L'autre soir, après le cinéma, je rentrais paisiblement chez moi, lourd d'images et de pop-corn. Je me suis trouvé dans les pas d'une jeune femme vêtue d'un long manteau. J'empruntais les mêmes rues qu'elle, les mêmes trottoirs, les mêmes raccourcis. Je la suivais mais involontairement. Elle a certainement cru que je l'avais prise en filature car elle jetait parfois un regard méfiant dans ma direction et accélérait le pas alors que moi, considérant la situation et le moment où elle allait trébucher, alors que moi, eh bien, j'avais plutôt tendance à ralentir. Je ne trouvais pas ça drôle du tout. Et lorsqu'elle a enfin franchi le seuil de son logement, j'ai été drôlement soulagé. Je comprenais sans peine ce qu'elle ressentait et j'étais aussi malheureux qu'elle.

Encore hier, le temps m'a paru terriblement long dans cet ascenseur que j'ai l'habitude de prendre chaque matin. C'est pourquoi, aujourd'hui, je préfère me farcir les sept étages à pied. D'ailleurs, mon docteur est d'avis que je manque d'exercice. (Il ne s'est pas regardé, celui-là. Il fume comme une locomotive et il engraisse à vue d'œil.) Toujours est-il qu'hier matin je me retrouve seul dans l'ascenseur avec un jeune couple tout débraillé, qui me regarde franchir l'entrée avec un agacement manifeste. Visiblement, j'étais de trop dans le cagibi. Le garçon et la fille se sont enlacés et ont commencé à s'embrasser passionnément, avec l'air de dire : «Et tant pis pour les indiscrets, les voyeurs, les intrus!» La montée a été longue, je vous prie de le croire, très longue, les étages étaient à cent kilomètres l'un de l'autre. Je jouais la discrétion, je regardais mes chaussures (heureusement ma ligne me le permet encore) ou bien les chiffres des étages qui clignotaient au-dessus de la porte, lentement, paresseusement, ironiquement, pendant les soupirs, les murmures, les halètements, les froissements...

Oh! que c'est long sept étages en compagnie d'un couple en rut qu'on dérange... S'il avait fallu que l'ascenseur tombe en panne, j'étais cuit. Imaginez ce qui se serait passé là! J'avais beau me dire que c'était à eux d'aller s'ébattre ailleurs, j'avais l'impression, sans doute à cause de ma pusillanimité foncière, de commettre une indiscretion. Après tout, j'étais minoritaire, c'était deux contre un là-dedans.

J'ai repris le même ascenseur vers midi. Pas de veine là non plus. Je me suis retrouvé seul dans la cabine avec deux agents en uniforme, armés jusqu'aux dents. L'un d'eux transportait un lourd sac de toile : sans doute des fonds provenant de la banque sise au dernier étage de notre immeuble, le dix-huitième, d'où, je vous l'apprends peut-être, on a une vue imprenable sur la ville.

Comme j'avais quelques bonbons d'été dans ma poche, j'ai cru bon d'en offrir, modeste tentative de ma part pour détendre l'atmosphère. Après tout, vous me connaissez, ce n'est pas moi qui irais commettre un hold-up! Les agents ne m'ont même pas regardé lorsque je leur ai présenté mes friandises. Peut-être ne comprenaient-ils pas le français? Alors j'ai demandé à l'un: «Summer candies?» Puis j'ai dit à l'autre: «Je suis bien gardé, hein?» Ils n'ont pas sourcillé. Ils ne m'ont même pas regardé, les zouaves, ils fixaient les battants de la porte comme si un kamikaze allait fondre sur eux, sur nous, au prochain étage. Ils n'ont pas bronché ni souri une seule fois. Aucun sens de la plaisanterie, ces robots. Ils ont leurs règlements, leurs consignes, je suppose. Leurs ordres, comme les militaires. Je me suis aussi demandé si je n'escortais pas des voleurs déguisés en agents de la *Brink's* ou, pis, des terroristes. J'avais chaud dans l'ascenseur, je suais à grosses gouttes, je humais mon propre déodorant en imaginant des scénarios sanglants. Je ne tenais surtout pas à devenir un otage. Des horreurs télévisées se bouscullaient dans ma tête. Je n'ai jamais eu autant envie de sortir d'un ascenseur!

Hier matin, la montée avec les tourtereaux. Hier midi, la descente avec les uniformes. Aujourd'hui, c'est à pied que je monte les sept étages. De toute façon, je manque d'exercice, je l'ai dit. C'est la guigne depuis quelques jours. Le guignon, oui. Pourtant, il n'y a pas de treizième étage dans cet immeuble... Vous avez remarqué?

Ce soir, je vais au cinéma. Des fois que j'y rencontrerais une jeune femme à long manteau et qu'on pourrait s'expliquer. On ne sait jamais. La vie est tellement pleine d'imprévu. Il me plaît d'imaginer que le vent va tourner.

Né à Montréal en 1938, André Berthiaume, récipiendaire du Prix du Cercle du Livre de France en 1966, enseigne actuellement au Département des littératures de l'université Laval. Son troisième recueil de nouvelles, *Incidents de frontière* (Leméac, 1984), lui a mérité le Prix Adrienne-Choquette et le Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois.